Le lendemain, Yoshiro était conduit sous bonne garde dans un cirque de taille réduite où seuls quelques dizaines de témoins avaient été autorisés à assister à l'exécution de la sentence. Fixées sur le pourtour de l'arène en contrebas des gradins, des torches éclairaient une étrange arène circulaire au sol recouvert de sable blanc. En son centre se dressait un billot de pierre, creusé en son sommet d'une gouttière de la taille d'un cou humain. A côté, une énorme hache de bronze reposait sur un support de bois, jetant des reflets dorés à la lueur des flammes. Elle s'ornait d'une lame acérée longue comme le bras. Une arme redoutable bien trop lourde pour servir sur un champ de bataille mais parfaite pour l'usage auquel on la destinait. Habituellement seuls les nobles sujets de l'Empire jouissaient du privilège de la décapitation. Les coupables nés de la plèbe ou des peuples vaincus étaient mis à mort par strangulation, liés à un poteau et garrottés par le bourreau ou pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive. Cependant, au cœur du pays sicite, les Drukhs avaient pris l'habitude de procéder autrement après une série de mésaventures datant des premiers temps de la conquête. En effet les cordes composées de fibres des végétaux récoltés sur place, avaient la fâcheuse tendance à s'effiloche et à rompre avant de causer le moindre dommage aux condamnés, alors qu'elles résistaient à des contraintes bien plus importantes sur les chantiers de construction. De là était née la légende qu'aucune plante ne nuirait jamais à un Sicite et que seul le métal pouvait venir à bout de cette vermine. Les Drukhs feignaient de ne pas croire aux légendes féeriques de ces barbares primitifs, cependant ils ne prenaient plus de risque et avaient institué pour les Sicites la décapitation à la hache alors que la noblesse drukhse se réservait l'usage du glaive pour punir leurs coupables, voire l'octroi du droit de suicide pour les plus nobles familles.

Les parents d'Yoshiro s'avancèrent dans la salle.

Ils avaient les mains liées dans le dos. Leurs tortionnaires leur avaient coupé les cheveux très courts pour dégager la nuque. Deux gardes particulièrement musculeux escortaient chacun d'eux. Ils revêtaient le noir des bourreaux sur leurs pantalons, leurs tuniques et leurs capuchons qui ne dévoilaient que leurs yeux aux reflets rouges, typiques des Drukhs.

Un murmure entre horreur et fascination parcourut la foule. Les bourreaux conduisirent les prisonniers au centre de la salle, à proximité du billot. Lorsque le Grand Exécuteur dans son habit couleur sang séché pénétra dans l'arène, les murmures s'éteignirent, effrayés par la sinistre présence. L'homme, un colosse aussi large que haut, saisit la lourde hache d'une seule main et la brandit devant l'assistance avec une incroyable aisance. Il leur laissa tout le loisir d'admirer son tranchant et de frissonner d'épouvante.

D'un regard, il ordonna à ses assistants de conduire l'homme jusqu'à la pierre. Ils le soulevèrent littéralement du sol car sa pauvre carcasse suppliciée n'était plus capable de le porter. Ils l'agenouillèrent devant le billot et lui plaquèrent les épaules contre le granit glacé, de sorte que son cou reposât dans la gouttière, alors que la tête elle-même dépassait dans le vide.

L'Exécuteur se plaça à côté du billot. Il écarta les jambes fermement plantées dans le sable pour assurer son équilibre. Il leva la terrible hache au-dessus de sa tête et l'abattit. La lame fendit l'air. Elle trancha d'un coup la nuque offerte. La tête roula au sol. Elle s'immobilisa à trois pas. Des femmes hurlèrent d'horreur.

Yoshiro fixait le visage paternel, figé dans une grimace terrifiante. Du sable lui collait à la joue. Sa bouche s'ouvrait sur un cri muet. Ses mèches brunes se dressaient en bataille sur son crâne. Ses yeux noirs le regardaient. Ils perdirent peu à peu leur éclat.

L'exécution avait été si rapide qu'Yoshiro doutait que son père se soit rendu compte de son trépas. Il n'avait rien senti. Yoshiro se raccrochait à cette idée de toutes ses forces pour ne pas perdre la raison.

Des grains de sable tombèrent de la joue imberbe.

*

* *

Tanen courait à perdre haleine dans la forêt arvenne, dense et hostile. Autour de lui ronces et fougères s'ingéniaient avec sadisme à le ralentir. Elles piquaient, griffaient et fouettaient ses jambes lorsqu'elles échouaient à l'empêtrer dans leurs filets vicieux. Une racine plus maligne crocheta son genou et il s'affala.

Aussitôt les épines assoiffées se plantèrent dans sa chair offerte pour boire son sang. Il se dégagea à coups de pieds alors que ses yeux fouillaient le sous-bois. Il entendait ses poursuivants se rapprocher. Ils bondissaient sur ses traces comme si la forêt s'ouvrait devant eux. De temps à autres, ils laissaient échapper un jappement de plaisir anticipé. Les loups sentaient leur proie toute proche maintenant et maîtrisaient mal leur impatience.

Tanen se releva enfin. Il reprit sa fuite éperdue. Il déboucha brutalement dans une clairière. Il s'arrêta net, paralysé par la peur.

Devant lui, au centre de cette clairière qu'il reconnaissait désormais, se dressait un colosse.

Derrière, une meute de loups affamés.

Devant, le monstre qui hantait ses nuits, cauchemar après cauchemar.

Les loups ou le monstre...

Il se retourna et plongea dans la forêt. La meute se jeta sur lui pour le déchiqueter. Il accueillit la morsure cruelle de leurs crocs comme une délivrance.

*
* *

Alan frissonna. Il ne savait pas grand-chose des Arvennes. Il n'en avait même jamais vu de près ou de loin ; tout au plus avait-il aperçu une ombre durant les longs trajets en forêt, et encore l'imputait-il à son imagination plus qu'à la réalité. Néanmoins depuis qu'il travaillait à l'infirmerie, il savait parfaitement de quoi ils étaient capables. Il connaissait bien les effroyables dégâts qu'infligeaient leurs terribles armes. Des récits des rares survivants aux engagements avec ces redoutables combattants, il avait déduit qu'ils ne montraient aucune pitié. Ils n'avaient pas peur de mourir et n'hésitaient pas à prendre de gros risques pour infliger un maximum de morts aux forces drukhses avant de s'évanouir dans la nature.

Il n'osait pas imaginer ce que de telles brutes avaient pu infliger à leur prisonnier, et espérait que Bah-lor était mort rapidement, sans trop souffrir. Son magnifique sourire lui manquerait. Sa présence chaleureuse aussi.

- Tu le connaissais ?

- Je lui apportais ses repas.

Il préféra ne pas entrer dans les détails et omit de mentionner les conseils du jeune esclave de plaisir. Il reporta son attention sur son assiette. La conversation s'enlisa rapidement puis mourut. Peu importait, de toute façon, le mauvais vin aidant, Alan avait du mal à suivre la conversation. Il ne se rendit même pas compte qu'elle n'existait plus que dans ses souvenirs embrouillés. Il se surprit même à somnoler entre deux plats. Il se sentait plutôt bien, décontracté et comme flottant dans une agréable torpeur. Le repas était fini de son point de vue. Peut-être. Il n'en était pas vraiment sûr et il s'en moquait. Le vin tissait autour de lui un délicieux cocon de quiétude. Sur ses lèvres, une douce pression. Il se laissa faire, sans même frémir. L'odeur de Charles l'enveloppait peu à peu. La pression délicate s'accrut. Il ne s'en plaignait pas. C'était tendre et chaud. De chaste, le baiser devint plus insistant. Il lui libéra le passage. Une main chaude se glissa sous sa tunique. Sans comprendre comment il était arrivé là, il reconnut sous son dos nu le moelleux du lit.